

n'étoit pas une maladie. Ainsi, son spécifique faisoit les plus belles cures toutes les fois qu'on ne devoit pas mourir.

Au Marquis Italien, succederent deux Capucins qui annoncerent qu'ils apportoienc des pays étrangers des secrets merveilleux. On les accueillit & on les combla de présens. Les malades, les plus désespérés, s'adresserent aux deux charlatans, & aucun ne guérit ; mais on reconnut bientôt que les deux Capucins étoient des imposteurs qui avoient voulu tromper le public.

Un Charlatan, nommé le *Médecin des bœufs*, attira, peu de temps après, les regards de la Capitale. Il étoit établi à Seignelay, bourg du comté d'Auxerre. Il prétendoit connoître toutes sortes de maladies par l'inspection des urines ; charlatannerie facile, usée & de tout pays. Il passa pendant quelque tems pour un oracle ; mais on l'instruit mal, il se trompa tant de fois, que les urines oublierent le chemin de Seignelay.

Un Cordelier ayant lu, dans un livre de chymie, la préparation de quelques médicamens, obtint de ses supérieurs la liberté de les vendre & d'en garder le profit, à condition d'en fournir gratis à ceux du couvent qui en auroient besoin. Un Prince essaya de ses remèdes ; mais ils produisirent de si mauvais effets, que le nouveau chymiste perdit son crédit.

Un Apothicaire du Comtat d'Avignon, se mit sur les rangs, avec une pastille qui guérissoit radicalement toutes les maladies. Ce remède merveilleux, qui n'étoit qu'une composition d'arsenic & de sucre, produisit les effets les plus funestes. La pastille & son inventeur furent bientôt exposés au mépris public.

Un Capucin, qui avoit été autrefois garçon Apothicaire, crut, di-on, avoir fait la décou-

verte la plus précieuse à l'humanité, en composant une espèce de sel végétal, & un syrop qu'il appelloit *mésentérique*. Il distribuoit ce remède pour toutes les maladies, & prétendoit qu'il avoit la propriété de purger avec choix les humeurs qu'il falloit évacuer. On assure que ce Capucin étoit de bonne foi ; mais il n'en étoit pas moins un ignorant & un charlatan.

Un Prêtre Normand se fit annoncer comme ayant trouvé le secret de purger toutes les humeurs nuisibles ; mais les mauvais effets de son purgatif ne tarderent pas à lui enlever la confiance qu'il avoit usurpée.

A ce Prêtre succéda un particulier qui prétendoit avoir découvert une huile qui rendoit les gens immortels. On imagine aisément que cette huile fut promptement en vogue ; mais l'inventeur étant mort lui-même quelques mois après, son prétendu secret tomba dans l'oubli.

Tout le monde a entendu parler du Médecin de Chaudrais.

Enfin, un faiseur de pillules qui produisoient des effets supprenans dans les coliques inflammatoires, se montra sur la scène ; mais malheureusement pour lui, & pour la fortune de son remède, il fut attaqué d'une colique inflammatoire, & ses pillules augmentèrent tellement les douleurs, qu'il mourut en quatre jours. Cet événement fit oublier le remède & celui qui l'avoit inventé.

L'Angleterre n'est pas plus exempte que la France de la *vermine* des charlatans ; mais ils s'y présentent sous des dehors différens. C'est presque toujours dans les places publiques qu'ils distribuent leurs remèdes. Lorsqu'ils se font annoncer, ils assurent qu'ils guérissent toutes les maladies avec leurs spécifiques & la *bénédiction de Dieu*.

Comme rien n'est plus propre à en imposer au vulgaire que d'étonner son imagination ; les charlatans des Isles Britanniques se sont annoncer sous le titre de docteurs nouvellement arrivés de leurs voyages , dans lesquels ils ont exercé la médecine & la chirurgie par terre & par mer-, en Europe & en Amérique , où ils ont appris des secrets surprenans , & d'où ils apportent des drogues d'une valeur incalculable pour toutes sortes de maladies.

L'Allemagne a également ses charlatans. Celui dont nous allons rapporter le procès y exerçoit encore , l'année dernière , ses funestes talens. Ce charlatan s'étoit fait annoncer comme ayant acquis les secrets les plus merveilleux pendant un voyage qu'il avoit fait en Asie. Il avoit rapporté un remède unique , qui suivant lui , guérissoit tous les maux. Les Magistrats de la ville ayant reçu plusieurs plaintes contre ce particulier , ordonnerent que son remède seroit soumis à l'examen des gens de l'art. Ceux-ci découvrirent qu'il étoit composé de drogues violentes & nuisibles , altérées & présentées sous une forme inconnue. Le magistrat chargé de veiller à la sûreté publique , fit arrêter le charlatan , & l'on instruisit son procès. Ayant été interrogé , il répondit qu'il étoit vrai qu'il en avoit imposé au public , & qu'il tenoit son remède d'un charlatan étranger , qui lui avoit communiqué son secret.

Par jugement du mois d'Octobre 1784 , il a été fait défenses au charlatan de continuer son métier , sous peine d'être puni corporellement. Ce jugement a sauvé l'humanité d'un de ses fléaux.

M E R C U R E
D E F R A N C E.

S A M E D I 30 A V R I L 1785.

P I È C E S F U G I T I V E S
E N V E R S E T E N P R O S E.

*COUPLET sur la Naissance de Monseigneur
le Duc DE NORMANDIE.*

AIR: *La foi que vous m'avez promise.*

Q U'UNE Famille auguste & chère
Long-temps donne des Rejetons ;
Jamais pour parfumer la terre,
La Rose n'eut trop de Boutons ;
Le Laurier des Vertus le gage,
Et l'apanage des Héros,
Pour les couvrir de son ombrage,
N'aura jamais trop de rameaux.

N^o. 18, 30 Avril 1785.

I

*A Mlle V*** ; qui avoit prêté à l'Auteur
les Œuvres de M. le Marquis de Villette.*

GRACES à vous, dans ce Recueil charmant
J'ai fait mon cours de goût & de philosophie ;
Il est pour moi le code du génie,
Et les tablettes du talent.

VILLETTE s'est ouvert un chemin à la gloire,
Mais sans s'assujétir toujours au même ton :
Il touche tour-à-tour le pinceau de l'Histoire
Et le lyre d'Anacréon.

Avec quel goût, quelle souplesse,
Par quel prestige ; & quel art enchanteur,
Il fait donner à la sagesse
Un air piquant & séducteur !
Dans ses écrits je reconnois Tibulle,
Peignant la volupté dans les bras de l'Amour :
Ou c'est Ovide, ou c'est Catulle
A qui j'applaudis tour-à-tour.

SA Muse, agréable & légère,
Peu contente de ses attraits,
Pour nous charmer & pour nous plaire,
De la séduction emprunte tous les traits.
Tantôt orgueilleuse coquette,
Elle prend roses, diamans,

Tout l'attirail des ornemens
 Pour s'assurer de sa conquête.
 Tantôt belle par sa fraîcheur,
 Comme la tendre Bergerette,
 Simple ruban & simple fleur
 Font tous les frais de sa toilette.

POURSUIS, Marquis, ta brillante carrière ;
 Fête l'Amour, célèbre les Héros ;
 Et, d'une main délicate & légère,
 Répands des fleurs sur leurs tombeaux.
 Joins à la palme Littéraire
 Le myrte heureux qu'on moissonne à Paphos.
 Embellis tout sous tes rians pinceaux.

(Par M. Bas...t.)

*A Madame B....., qui me reprochoit de
 ne lui avoir point adressé de Vers.*

SI j'étois homme, ma Chloé,
 Je sens que ma plus douce envie
 Seroit de peindre ta beauté,
 Tes grâces & ta modestie.
 Je passerois auprès de toi
 Les jours fortunés de ma vie ;
 En la soumettant à ta loi,

I ij

Je la trouverois embellie ;
 Mon bonheur seroit de t'aimer ,
 D'être sans cesse à te le dire :
 D'un mot tu saurois me charmer ,
 Me rendre heureux par un sourire ;
 Je saurois plus que t'adorer.
 Mais le sort , qui de nous dispose ,
 Me créa bien pour t'admirer ,

(Par Mme Dufrenoy.)

*LÉ Rendez - Vous Manqué , ou l'Amant
 qui va & vient.*

AIR : De Maçon Giroux,

VIENDRAS-TU , dis-moi , de grâce ?
 Oh ! oui , tu viendras !.....
 Cependant le temps se passe ;
 Tu ne viendras pas !.....
 Tu n'es pourtant pas voilage !.....
 Oh ! oui , tu viendras !.....
 Le temps est passé ; j'entage.....
 Tu ne viendras pas !

(Par le Coufre Jacques.)



C O N T E.

DANS ces temps si vantés, où le séjour céleste
Étoit peuplé de trois ceus Dieux,
Les plus doux passe-temps des habitans des cieux
Étoient le vol, l'adultère & l'inceste.
Dans ces jours fortunés d'innocence & de paix,
On bâtit des temples aux vices ;
Et les hommes dans leurs forfaits
Avoient toujours des patrons pour complices.
Vous pensez que la vérité
Alors étoit fort incommode,
Aussi, par-tout la fausseté
Étoit la déesse à la mode,
Mais le père des Dieux, l'inexorable temps,
Qui dévoit tous les enfans,
Lassé de leurs mauvais exemples,
Anéantit ce peuple de brigands,
Renversa leurs autels, dispersa leur encens,
Et laissa seulement subsister quelques Temples,
Dè la vengeance antiques monumens.
Ainsi périt cette race immortelle,
On m'a dit cependant (je ne l'assure pas)
Que dans la chute universelle
La fausseté put seule échapper au trépas.
Quand elle vit le temps s'avancer pas à pas,

Et lever l'arme meurtrière,
 On croit qu'elle a su s'y soustraire
 Par un beau compliment que le dieu crut sincère,
 Et fit tomber la faux de son terrible bras.
 Mais elle abandonna la céleste contrée ;
 Seule elle s'enntyoit sous la voûte azurée,
 Et vint se loger à Paris,
 Qui fut pour elle un nouvel empire.
 Chez les Grands & chez les petits,
 Chez les sots & les beaux-esprits
 Aussitôt elle fut admise ;
 A son accent, à son souris,
 On la prenoit pour la franchise:
 Ceux qui m'ont fait ce conte ont encore ajouté
 Que pour régner en sûreté
 Sur un peuple souple & volage,
 Elle quitta depuis le nom de fausseté,
 Qu'elle se farda davantage,
 Et se nomma l'honnêteté.

(Par M. Hoffman.)



Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Famine*; celui de l'Énigme est *Plume*; celui du Logogryphe est *Cœur*, où l'on trouve *cu, cure, cour, cor, cou, roc, reçu, rue, roue, cor, Cure, Cour, écu, ré, or.*

CHARADE.

ESPÈRE, ami Lecteur, que tu me connoîtras;
L'article indéfini fait mon premier partage;
Mon second au piquet donne un grand avantage;
Mais qui nomme mon tout, nomme ce qui n'est pas.
(Par M. l'Abbé de C....)

ÉNIGME.

JE ne suis rien encor, mais à la veille d'être;
Que ne puis-je à tous ceux qui doivent me connoître
Promettre également des plaisirs assurés!
Trop inutile vœu! dès qu'on m'aura vû naître,
Je ferai des heureux & des désespérés.
Tout le monde m'attend, & cependant, peut-être,
Tel songe à m'employer, qui n'en sera pas maître:
On m'appelle d'un nom que je perds en naissant;

Mon futur successeur à l'instant s'en empare.
 Aïné, jamais présent, par un destin bizarre
 Mon nom meurt & renaît dans le même moment.

(Par le même.)

L O G O G R Y P H E.

JE suis le mot chéri de la paresse,
 L'espoir & le tourment des cœurs ambitieux ;
 Toujours à redouter pour qui se trouve heureux ;
 Souvent à desirer pour qui sent la détresse.
 J'ai six pieds, cher Lecteur, combine, désunis,
 Tu trouveras en moi la source des richesses ;
 Le mois cher aux Amours ; celle de nos Déeses
 Qui voyoit par trois noms trois cultes réunis ;
 Le timide gibier qui fuyoit devant elle ;
 De tous nos Oréus la finale éternelle ;
 Ce que Phébus ramène à la fin de son cours ;
 Un Prêtre Musulman ; un coursier d'Arcadie ;
 Ce que preux Chevalier adorera toujours ;
 Ce qui meut notre corps & nous donne la vie ;
 Ce qu'on donne à l'autel alors qu'on se marie.
 En est-ce assez, Lecteur ? Tiens, j'ai pitié de toi ;
 En me lisant le soir, on est plus près de moi.

(Par le même.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

HISTOIRE d'Abdalmazour, suite des Contes Orientaux. Troisième récit du sage Caleb, Voyageur Persan, par Mme Mo..... in-12. de 170 pages. A Constantinople, & se trouve à Paris, chez P. Fr. Guettier, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe.

L'AUTEUR de cette Histoire d'*Abdalmazour*, avoit donné, sous le nom de Mlle *Mor.....*, il y a quelques années, une première partie des Contes Orientaux qui réussit, & qui méritoit son succès. En le réimprimant, Mme Mo..... a publié cette seconde partie, dont nous avons grand plaisir à entretenir nos Lecteurs, bien convaincus que ce plaisir sera partagé par eux.

Le cadre choisi par l'Auteur, c'est un sage, vertueux & sensible vicillard, Caleb, qui fait divers récits à ceux qui sont ses amis, & qui mérite d'être écouté par ceux qui ne le sont pas. Mme Mo..... a fort bien saisi le style fleuri, le ton oriental qui convient au genre qu'elle avoit adopté. Mais les fleurs de l'imagination n'excluent point chez elle les fruits de la morale, & la morale ne nuit point à l'intérêt de sa narration, parce que le goût la distribue sagement, & ne l'épuise jamais.

Cette seconde Partie des Contes Orientaux ne contient qu'un seul récit, c'est l'histoire du jeune Abdalmazour. « Le ciel, dit » Caleb, qui le revêtit d'une force surnaturelle, qui lui prodigua l'esprit qui séduit, & la beauté qui enchante, se plut » à le donner pour exemple au monde, en » versant sur sa tête, jusqu'à la dernière » goutte, la coupe de l'infortune. »

Cette annonce est parfaitement justifiée par les aventures d'Abdalmazour, aussi étonnantes que variées. Exposé en naissant dans une corbeille devant la porte d'un paysan, qui ne le recueille que pour avoir sa riche dépouille, élevé par des mains étrangères qui finissent par le chasser, reçu ensuite par le vénérable Hermite *Maserael*, il prend à son école une profonde connoissance des simples & de tous les secrets de la nature; il acquiert sous lui d'autres talens encore.

Delà il passe chez le farouche Tuteur de la belle *Nadine*, qui l'a recueilli blessé & mourant, & qui de ses doigts délicats à pansé ses blessures elle-même. Ce Tuteur, qu'on nomme *Caldec*, étoit plus savant encore que *Maserael*; mais il n'étoit ni aussi sensible ni aussi bienfaisant que lui. Il surprend des signes d'une tendre intelligence entre *Nadine* & *Abdalmazour*. Chassé par lui, ce dernier revient entraîné par son amour; mais il est encore surpris par *Caldec*, qui force les deux amans d'avaler un breuvage empoisonné qu'il leur présente. *Abdalmazour* voit les

yeux de sa chère Nadine fermés par la mort; & lui-même tenu pour expiré, est traîné par les esclaves de Caldec loin de sa maison. La force de son tempérament le rappelle à la vie; mais ses yeux ne s'ouvrent que pour voir le corps de sa Nadine porté par une espèce de convoi, entrer dans une tour dont la porte se ferme aussitôt.

Abdalmazour, frappé du plus affreux désespoir, est encore recueilli par un pêcheur, le bienfaisant *Balbac*, qui se trouve son père, & dont la fille, *Thamir*, devient sa tendre sœur. Là il apprend qu'il est fils de *Chedelbec*, fille du Grand Vizir *Mazouf*, homme ambitieux, & dont la grande fortune n'a pas empêché que sa fille ne se mariât secrètement malgré lui. Balbac, de Général d'armée étoit devenu simple pêcheur. La mort enlève bientôt le père d'Abdalmazour, & ce malheur est suivi d'une nouvelle infortune qu'il faut laisser raconter par Abdalmazour lui-même. Je pêchois seul, dit-il.

« Mes filets restèrent vuides : aussi surpris
 » que consterné, je les jette de nouveau en
 » m'éloignant toujours; je les trouve aussi
 » légers, je m'anime à la poursuite du pois-
 » son qui me fuit, & je me trouve à plu-
 » sieurs milles de ma cabanne. Hélas! les
 » timides habitans des eaux, plus habiles
 » que moi, sentoient l'orage prêt à fondre
 » sur ma tête; ils suyoient ces bords désas-
 » treux; ils demeuroient amoncelés, saisis
 » d'effroi, immobiles au fonds du fleuve.

» Nous étions dans la saison des orages ; le
» soleil devenu plus ardent , avoit abandon-
» né l'écrevisse ; & des flancs embrasés du
» Ciron il lançoit des faisceaux de feux ,
» des dards enflammés sur les montagnes de
» l'Arménie ; la neige qui couvre leurs som-
» mets , coule par torrents dans les vallées ;
» le Tygre épouvanté les reçoit dans son
» sein ; des ondes étrangères se mêlent à ses
» ondes , & les eaux du ciel à celles des
» montagnes. Le fleuve s'en charge , les en-
» traîne avec lui , les répand dans les cam-
» pagnes couvertes de moissons ; submer-
» ge des rives fleuries , & ravage la plaine
» qu'il rendoit fertile..... J'errai toute la
» nuit au gré des vents & des flots : le jour
» parut , les nuagès se dissipèrent , la pluie
» cessa , le temps devint plus calme , &
» commençant à m'aider d'une rame , jus-
» ques-là devenue inutile , j'aborde au ri-
» vage. Je marche comme un insensé dans
» les campagnes inondées ; je cours , je m'é-
» lance comme la biche désolée qui cherche
» ses petits , & bravant les fatigues , les
» périls & la mort , je m'ouvre à la fin au
» travers des eaux & de la fange , un passage
» jusqu'à ma sœur. Les ombres de la nuit &
» du trépas l'environnoient ; cependant je
» suis reconnu de *Thamir* ; ses mains gla-
» cées s'étendent vers moi ; je les baise & les
» serre dans les miennes ; je la soulève dou-
» cement , je la presse sur mon cœur , &
» soudain ses beaux yeux se ferment , ses

» couleurs s'effacent , sa tête charmante se
 » penche & s'abbat sur son sein qui se ré-
 » trit ; elle expire dans mes bras. »

Enfin , un grand bonheur vient se mêler
 aux infortunes d'Abdalmazour. Il retrouve
 sa chère Nadine qui n'avoit pas perdu le jour ;
 il devient son époux , & partage avec elle
 l'immense héritage de Caldec. Ecoutons en-
 core l'Auteur lui-même qui fait parler la
 tendre Nadine. « Nadine sourit avec grace ,
 » rougit avec plus de grace encore , & se
 » pressa de répondre : séparée d'Abdalma-
 » zour, je ne vivois que pour lui... Qu'à pré-
 » sent sa demeure soit ma demeure , qu'un
 » même toit couvre sa tête & la mienne :
 » sois mon maître , fais mes destins ; mène
 » moi dans cet asyle que l'amour a préparé ;
 » que sans cesse ta douce voix y répète mon
 » nom , & que tes yeux , aussi tendres que
 » ceux des colombes amoureuses m'y cher-
 » chent continuellement !.. Saint Prophète !
 » punis moi , si je cesse de rapporter mes
 » desirs & mes pensées à mon bien-aimé !
 » Que les voûtes élevées par ses soins , s'é-
 » branlent sur ma tête ; que leurs pierres
 » croulent l'une sur l'autre , frappent rou-
 » tes mon cœur , & l'écrasent à la fois !
 » Qu'Abdalmazour sente sous les décombres
 » mes membres encore palpitans repousser
 » son pied ; qu'il entende mon dernier sou-
 » pir , & ne s'inquiète pas si j'expire sous
 » ces ruines. »

Tandis qu'Abdalmazour jouit du bon-

heur qu'il doit à l'amour, des plaisirs que
 ses richesses lui procurent, & de la confi-
 dération que lui attire sa science, la flamme
 vient dévorer toute sa fortune. Nous ne
 priverons point nos Lecteurs de l'énergique
 tableau que l'Auteur a tracé de ce funeste
 incendie. « D'innombrables tourbillons de
 » feux brûlent nos yeux, & reproduisent
 » au milieu de la nuit la vraie clarté du jour.
 » J'appelle des secours de toutes parts; on
 » en apporte, on essaye de les rendre uti-
 » les, on s'empresse; mais de l'orient, qui
 » commence à blanchir, s'élève un vent
 » furieux qui rend tout travail inutile; il
 » il aronçèle & divise les flammes, courbe
 » leurs sommets ondoyans, & les porte
 » bien loin sur les maisons voisines. De
 » longs traits de feux s'échappent des croi-
 » sées, serpentent sur les murs, fillon-
 » nent les toits, s'y attachent, les dévo-
 » rent, les consomment, & les combles em-
 » brasés croulent avec un bruit horrible
 » dans les souterrains enfoncés. A des tor-
 » rens de feux succède une montagne de
 » fumée; des cendres brûlantes, des char-
 » bons enflammés, d'énormes tisons s'élan-
 » cent de son sein, & retombent en pluie
 » ardente dans le gouffre qui les a vomis. »

Après cet affreux désastre Abdalmazour
 appelé à la Cour du Roi d'*Achem*, guérit ce
 Monarque, retrouve toutes ses richesses, &
 part sur un vaisseau magnifiquement équip-
 , pour aller rejoindre sa chère *Nadine*;

mais l'avarice tente le Capitaine , qui pour s'emparer de tous les trésors que la reconnoissance du Monarque a prodigués à Abdalmazour , l'abandonne dans une Isle déserte & sauvage. Enfin , il a épuisé la coupe du malheur ; il retrouve sa mère , sa sœur , Nardine , & un trône ; & il coule des jours vertueux & constamment fortunés.

Tel est le fonds des aventures d'Abdalmazour , dont nous n'avons pu qu'affoiblir l'intérêt , en les abrégeant. Le peu que nous avons cité , doit donner une idée avantageuse du style de l'Auteur qui possède parfaitement sa langue , & qui écrit avec esprit & sensibilité. On a pu s'appercevoir que sa manière a de la fermeté , même de la force ; nous sommes loin d'inférer de-là que Mme M * * * n'a pas assez sacrifié aux graces de son sexe ; nous en concluons seulement que le talent n'a point de sexe. A des tableaux gracieux qui flâtent l'imagination du Lecteur succèdent souvent des traits de morale qui exercent sa raison. Telle est la réflexion suivante par laquelle nous allons terminer cet article : « ô abîme impénétra-
 » ble ! la vie de l'homme est comme un
 » Livre , dont les premières pages se déta-
 » chent à mesure qu'elles passent sous les
 » yeux. On ne peut en recommencer la lec-
 » ture , ni la ralentir , ni la précipiter : il
 » est également impossible de deviner au-
 » jourd'hui la page du lendemain ; & c'est
 » le désespoir des mortels. »

MÉMOIRE sur les Tremblemens de Terre de la Calabre, pendant l'année 1783, par le Commandeur Deodat de Dolomieu. A Paris, rue & hôtel Serpente.

L'AUTEUR de cet Ouvrage n'a point prétendu donner le journal des tremblemens de terre de la Calabre, ni l'état de la population & des pertes de chaque lieu en particulier ; il s'attache à une partie qui paroît avoir été négligée par ceux qui ont écrit les relations de ce funeste événement, c'est-à-dire, à faire connoître la nature du sol, & à en déduire les principaux phénomènes qui ont accompagné les secousses. M. de Dolomieu paroît encore avoir cherché à détruire toute idée de merveilleux, que les premières relations ont paru autoriser ; les faits recueillis dans ce Mémoire attesteront long-temps les circonstances locales, & pourront dans tous les tems intéresser & éclairer les Physiciens & les Naturalistes ; voilà en quoi l'Ouvrage de M. de Dolomieu nous a paru principalement utile.

Il donne ensuite son système sur la cause de ces désastres, qu'il attribue à l'Etna ; sa théorie nous a paru très-claire ; elle est fondée sur la suite des faits, & les explique tous d'une manière satisfaisante.

L'Auteur a joint à son Ouvrage quelques notes historiques qui ne sont point rigoureusement de son sujet, mais qu'on seroit bien

fâché de n'y point trouver. Elles sont tracées avec franchise : on n'a point cherché à embellir les faits ; mais ils n'en sont ni moins curieux ni moins intéressans.

« Un quart des victimes du tremblement de terre du 5 Février, dit l'Auteur, auroit survécu, si l'on avoit pu leur porter de prompts secours ; mais les bras manquoient ; chacun étoit occupé de ses malheurs particuliers ou de ceux de sa famille ; on vit dans le même temps des exemples uniques de dévouement & de tendresse, de cruauté & d'atrocité. Pendant qu'une mère échevelée & couverte de sang venoit demander à ces ruines encore tremblantes, le fils qu'elle emportoit entre ses bras, & qui lui avoit été arraché par la chute d'une pièce de charpente, on voyoit des monstres se précipiter au milieu des murs chancelans, fouler aux pieds des hommes moitié ensevelis qui réclamoient leurs secours, pour aller piller la maison du riche. Ils dépouilloient encore vivans des malheureux qui leur auroient donné les plus fortes récompenses, s'ils leur avoient rendu une main charitable ; j'ai logé à Polistena, dans la baraque d'un galant homme, qui fut enterré sous les ruines de sa maison ; ses jambes en l'air paroissoient au-dessus ; son domestique vint lui dérober ses boucles d'argent, & se sauva ensuite sans vouloir l'aider à se dégager.

M. de Dolomieu n'avance aucun fait relatif à ses observations lithologiques,

qu'après avoir vû ; son voyage a été fait en Mars & Avril de l'année 1784 ; il a été accompagné par M. le Chevalier de Godechart, jeune homme plein d'ardeur, de zèle & de sensibilité ; il a été d'un grand secours à M. de Dolomieu dans ses recherches, dont il a partagé les fatigues avec beaucoup de patience & de courage ; & nous le nommons ici afin qu'il partage aussi la reconnaissance du Public pour un Ouvrage aussi utile qu'intéressant.

NOUVEAUX Mélanges de Philosophie & de Littérature, ou Analyse raisonnée des connoissances les plus utiles à l'Homme & au Citoyen, dédiés au Roi, par M. Gin, Conseiller au Grand-Conseil. A Paris, chez Gueffier, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe ; Moutard, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, & Servières, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

EXCITER la ferveur des fidèles en développant à leurs yeux les principes de la morale, ou offrir aux incrédules quelques nouvelles preuves de la Religion, voilà quels sont les motifs des personnes qui écrivent sur cette matière. L'Auteur de ces Mélanges s'est proposé de réunir quelques vérités premières que nous apprennent le sens intime, qui nous instruit de notre existence & de nos facultés, le spectacle de la nature, les traditions des anciens peuples, & les faits les